VII

LE CLASSEMENT DES MANUSCRITS DE LA *THÉBAÏDE* DE STACE[1]

PAR J. BOUSSARD
Conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal

SOMMAIRE. — *L'étude d'un grand nombre de manuscrits (France, Italie, Angleterre, Suisse, Allemagne) permet de reprendre sur de nouvelles bases le classement établi par A. Klotz. Deux grandes familles, définies principalement par les lacunes et interpolations, se divisent en groupes fondés surtout sur les variantes du livre X. La préférence est à donner à la classe π, dont les représentants sont échelonnés suivant une descendance régulière depuis le V^e siècle.*

La *Thébaïde* de Stace a eu, dans l'Antiquité, au Moyen Age et jusqu'au XVII^e siècle, une vogue considérable. Nombreux sont les manuscrits qui nous ont conservé ce texte, et le commentaire rédigé par Lactance, qui montre qu'il était considéré au IV^e siècle comme un classique, continua à faire, pendant tout le Moyen Age, l'objet d'exercices scolaires.

Les manuscrits de la *Thébaïde* datent d'époques variées. Dès l'apparition de l'imprimerie, ce texte fut un des premiers à être publié : éditions et traductions se multiplient jusqu'au XIX^e siècle[2].

1. Le sujet du présent article nous avait été proposé par notre regretté maître et ami Félix Grat, qui avait lui-même étudié et photographié le manuscrit de Tolède, nous avait donné de précieuses directives et avait lu la première ébauche de notre travail. C'est un hommage pieux que nous rendons à sa mémoire en rappelant ici notre dette à son égard. Nous tenons aussi à exprimer notre gratitude à M. Marouzeau, membre de l'Institut, qui a bien voulu nous aider de ses conseils et accueillir cette étude dans la *Revue des Études latines*, et à M^lle Jeanne Vielliard, secrétaire de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, qui a mis à notre disposition avec une inlassable obligeance les ressources de ce centre.

2. Hain, dans son *Catalogue des incunables*, signale quatre éditions imprimées à Rome, Venise et Milan en 1476, 1498 et 1480 (n^os 14975, 14984, 14990 et 14991). Le *Manuel* de Brunet en signale deux autres en 1475 à Rome et en 1483 à Venise. Au XVI^e siècle, les humanistes semblent avoir un peu délaissé notre poème, cependant une édition aldine de 1502 est réimprimée en 1519 et en 1530 et une autre paraît chez Sébastien Gryphe en 1559. Au XVII^e siècle, Gronov fait imprimer la *Thébaïde* à Amsterdam par Elzévir et Michel de Marolles en donne à Paris, en 1658, plusieurs éditions, avec traduction et avec notes de Guiet et Peyrard ; Barth l'édite en 1664, Veenhusen en 1671, à Leyde, Claude Béraud en 1685, *ad usum Delphini*. Le texte de Gronov est repris en 1732, à Milan, pour une édition avec traduction italienne. Au XIX^e siècle, citons les éditions de 1824 à Londres, d'Amar et Lemaire à

Le dernier éditeur, M. Alfred Klotz, s'est livré à un travail critique considérable et nous a donné un texte qui se rapproche sans doute beaucoup de la perfection. Néanmoins, l'excellence de son édition est due plutôt à sa science de latiniste qu'à la méthode de critique textuelle qu'il a employée. Il est, en effet, évident que tous les manuscrits de la *Thébaïde* qui nous sont parvenus se divisent en deux grands groupes déterminés par la présence ou l'absence des vers, X, 100-105 et 112-117, et par quelques autres variantes caractéristiques[1] ; ceux qui donnent le texte de ces vers sont représentés, au dire de M. Klotz, par un seul manuscrit, le ms. latin 8051 de la Bibliothèque nationale de Paris[2], qui a jadis appartenu à Dupuy et qui est désigné par le sigle P ; nous avons montré que ce manuscrit n'est pas, en réalité, le seul témoin de cette recension[3] ; tous les autres manuscrits se caractérisent par l'absence de ces deux groupes de vers, et M. Klotz les traite comme un ensemble qu'il appelle la classe ω[4]. Il est incontestable que le classement des manuscrits de la *Thébaïde* doit être basé sur ce schéma et que nous nous trouvons en présence de deux familles de manuscrits que nous appellerons respectivement π et ω ; quelle que soit la défiance témoignée par Joseph Bédier dans un article célèbre[5] à l'égard des schémas bifides, il est impossible, dans le cas présent, de méconnaître ce fait qui commande tout le classement des manuscrits de notre texte : le schéma de la filiation des manuscrits de la *Thébaïde* est un schéma bifide.

Paris, en 1825-1830, et de Dübner également à Paris. Les seules éditions critiques sont celles de H. W. Garrod (*P. Papinii Stati Thebais et Achilleis*, Oxford, in-16, s. d.), de P. Kohlmann, *P. Papinii Statii Achilleis et Thebais*, Leipzig, 1879-1884, in-16 (collection Teubner), et celle d'A. Klotz, *Papini Stati Thebais...*, Leipzig, 1908, in-16 (même collection). Il convient d'ajouter que le travail de critique qui a abouti à ces éditions a été préparé par Fr. Vollmer, *Textkritisches zu Statius*, dans *Rheinisches Museum für Philologie*, 1896, p. 27-44, et A. Klotz, *Probleme des Textgeschichte des Statius*, dans *Hermes* [Berlin], t. XL, 1905, p. 341-372. Il faut aussi tenir compte des indications données par E. Housman, *Notes on the* Thebais *of Statius*, dans *Classical Quarterly*, 1933, p. 1-16 et 65-73, au début. Enfin, nous devons à l'obligeance de MM. J. H. P. Pafford et D. F. Cook, conservateur et bibliothécaire à la Bibliothèque centrale de l'Université de Londres, la communication d'une thèse manuscrite (*An edition of Book Eleven of Statius'* Thebaid..., by A. G. Maher) ; l'auteur adopte d'ailleurs les classements de Garrod et de Klotz et ne semble pas avoir connu notre article relatif au ms. δ.

1. A. Klotz, *Papini Stati Thebais*, p. XL-XLIII.

2. *Ibid.*, p. VIII-XI.

3. J. Boussard, *Un manuscrit inédit de la* Thébaïde *de Stace*, dans *Revue des Études latines*, 1936, p. 95-101.

4. A. Klotz, *Papini Stati Thebais*, p. XL-LXX.

5. Joseph Bédier, *La tradition manuscrite du* Lai de l'Ombre ; *réflexions sur l'art d'éditer les anciens textes*, Paris, 1929, in-8°, 100 p.

M. Klotz s'est servi, pour son édition, des leçons fournies par les deux classes π et ω. Pour la première, qui, dans l'ensemble, donne certainement le texte le plus soigné, la chose était facile, puisqu'il n'en connaissait qu'un manuscrit ; pour la seconde, il s'agissait de déterminer au milieu d'une foule de manuscrits quels étaient les meilleurs représentants de la tradition ; puis il fallait, à l'aide des deux classes, et en se servant de *P* comme manuscrit de base, reconstituer l'archétype des deux rameaux. Or, M. A. Klotz, après avoir cherché à classer les manuscrits ω afin de reconnaître leur filiation, n'a pu établir pour eux un schéma secondaire, a conclu que le travail était impossible[1] et a pris le parti de choisir parmi les manuscrits ceux qui lui semblaient les meilleurs. D'autre part, il s'est borné à étudier les manuscrits les plus anciens, écartant tous ceux qui sont postérieurs à la fin du XII^e^ siècle[2]. C'est là une méthode dangereuse, car un manuscrit relativement récent peut être copié sur un exemplaire très ancien ; c'est précisément le cas pour l'un des manuscrits de la classe π, que n'a pas utilisé M. Klotz parce qu'il est du XIII^e^ siècle[3].

Partant d'un principe inverse, nous avons essayé de faire une recherche aussi complète que possible[4], et tenté un classement général pour les deux rameaux de la tradition. Nous croyons avoir déterminé ce classement, de telle sorte que, non seulement la généalogie de la classe π, représentée par trois manuscrits, mais encore celle de la classe ω puissent être suffisamment établies.

Nous n'avons malheureusement pu étudier tous les manuscrits de la *Thébaïde* conservés dans les bibliothèques d'Europe et d'Amérique ; nous avons seulement pu voir à peu près tous ceux qui existent en France, en Italie, à Londres, et des photographies de ceux de Suisse et de Belgique. Pour les manuscrits d'Allemagne, nous avons utilisé les collations de M. Klotz, mais la recherche qu'il en a faite est loin d'être exhaustive ; il en est de même pour ceux d'Angleterre et de Hollande.

1. A. Klotz, *Papini Stati Thebais*, p. XL et LXX-LXXII.

2. C'est ce qui ressort de la liste des manuscrits qu'a connus M. Klotz, qui, pour les dépôts que nous avons visités, omet systématiquement tous les manuscrits postérieurs.

3. J. Boussard, *Un manuscrit inédit de la* Thébaïde *de Stace*, et Félix Grat, *L'histoire des textes et les éditions critiques*, dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1933, p. 296-309.

4. Nous n'avons malheureusement pu étudier par nous-même les manuscrits conservés dans les bibliothèques d'Allemagne, d'Espagne, ni dans celles d'Angleterre autres que le British Museum ; ceux-ci représentant d'ailleurs la majeure partie des manuscrits conservés en Grande-Bretagne.

Voici la liste des manuscrits de la *Thébaïde* que nous avons utilisés ; nous les énumérons dans l'ordre alphabétique des sigles pour que le lecteur puisse, d'un coup d'œil, voir à quels manuscrits se rapportent les différents points de notre raisonnement ; ajoutons que nous n'avons changé que le moins possible les sigles affectés par Vollmer, Kohlmann et M. Alfred Klotz à ceux des manuscrits qu'ils ont connus, sigles consacrés par l'usage :

A, Londres, British Museum, ms. Harley 2665 ; x^e^-xi^e^ siècles.
B, Bamberg, Bibliothèque ; manuscrit du xi^e^ siècle [1].
C, Cassel, Bibliothèque, ms. 164 ; xii^e^ siècle [2].
D, Cambridge, Saint-John's College ; manuscrit du x^e^ siècle [3].
E, Pérouse, Bibliothèque communale, ms. 568 (H. 53) ; xiii^e^ siècle.
F, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. lat. 1616 ; xiii^e^ siècle.
G, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Regin. lat. 1375 ; xiii^e^ siècle.
H, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Chigi lat. H. VI. 209 ; première moitié du xiii^e^ siècle, complété au xv^e^.
J, Vienne, Bibliothèque nationale, ms. 135 ; fin du xiii^e^ siècle [4].
K, Wolfenbüttel, Bibliothèque, ms. Gudianus 54 ; xi^e^ siècle [5].
L, Florence, Bibliothèque Laurentienne, Plut. 38, cod. 7 ; xiii^e^ siècle, complété au xv^e^.
M, Florence, Bibliothèque Laurentienne, Plut. 38, cod. 6 ; daté du xi^e^ siècle par M. Klotz ; il est en réalité du xii^e^ [6].
N, Cheltenham, Bibliothèque de Sir Thomas Philipps [7] ; x^e^ ou xi^e^ siècle.
O, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 14139 ; milieu du xiii^e^ siècle.
P, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8051, ayant appartenu à Dupuy (*Puteaneus*) ; fin ix^e^ ou début du x^e^ siècle, sans doute écrit à Corbie [8].
Q, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 10317, autrefois à Echter-

1. A. Klotz, *Thebais*, p. xvii ; Kohlmann, *Thebais*, p. x.
2. A. Klotz, *Ibid.*, p. xxv. La collation de ce manuscrit est donnée par C. Fr. Weber, *De codice Statii Cassellano*, Marburg [1853], in-4^e^ (Progr. Univ. Marburg), avec un fac-similé. Malgré une mention de date qui peut indiquer qu'il fut copié en 1010, l'écriture n'est pas antérieure au xii^e^ siècle ; cette mention peut avoir été copiée sur un archétype plus ancien.
3. A. Klotz, *Thebais*, p. vi. Étudié par H. W. Garrod, *The S. John's College (Cambridge) ms. of* the Thebaid, dans *Classical Review*, 1904, p. 38-42. *D* serait proche de *c*, *g*, *d* et *Q*.
4. Pour ce manuscrit, un microfilm existe à l'Institut d'Histoire des Textes.
5. A. Klotz, *Thebais*, p. xxvi.
6. *Ibid.*, p. xxxviii. Nous avons examiné nous-mêmes ce manuscrit, qui ne nous semble pas être antérieur au xii^e^ siècle.
7. *Ibid.*, p. vii.
8. *Ibid.*, p. viii. Une page de ce manuscrit est reproduite dans E. Chatelain, *Paléographie des classiques latins*, Paris, 1884-1892, in-fol., t. II, pl. CLXI.

nach ; M. Klotz date ce manuscrit du x^e siècle[1] ; il n'est sûrement pas antérieur à la fin du xi^e.

R, Florence, Bibliothèque Laurentienne, ms. Ashburnam 1032 ; fin du xv^e siècle.

S, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 13046, autrefois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. M. Klotz le date du x^e siècle[2] ; l'écriture n'est certainement pas antérieure au xi^e.

T, Paris, Bibliothèque nationale, ms. nouvelles acquisitions latines 1627. M. Klotz le date du x^e siècle, mais il est sans doute aussi du début du xi^e ; ce manuscrit appartenait à Saint-Martin de Tours, mais fut sans doute écrit en Italie, comme tendraient à le faire penser certaines particularités de l'écriture, notamment l'abréviation de *qui* par un trait horizontal dans la haste du *q*[3].

U, Milan, Bibliothèque Ambrosienne, ms. A. 5. inf. ; xv^e siècle.

V, Milan, Bibliothèque Ambrosienne, ms. H. 21. inf. ; fin du xiv^e siècle ou début du xv^e, écrit en Italie.

W, Worcester, Bibliothèque de la Cathédrale ; fragment. M. Klotz le date du ix^e siècle ; d'après M. R. D. Williams, il est sans doute seulement de la fin du x^e[4].

X, Florence, Bibliothèque Riccardi, ms. 620 ; xv^e siècle.

Y, Florence, Bibliothèque nationale, cl. 7, cod. 1017 ; xv^e siècle.

Z, Assise, Bibliothèque communale, ms. 306 ; xv^e siècle.

a, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 16694, ayant appartenu à la Sorbonne ; milieu du xiii^e siècle.

b, Berne, Bibliothèque municipale et universitaire, ms. 156 ; daté du xi^e siècle par M. Klotz[5] ; il n'est pas antérieur au xii^e.

c, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 2408, ayant appartenu à l'abbaye de Sainte-Geneviève ; milieu du xiii^e siècle.

d, Florence, Bibliothèque Laurentienne, Plut. 38, cod. 4 ; xiii^e siècle.

e, Toulouse, Bibliothèque municipale, ms. 234 ; fin du xii^e siècle.

1. A. Klotz, *Thebais*, p. xii.

2. *Ibid.*, p. xii, et E. Chatelain, *op. cit.*, pl. CLXI ; R. J. Getty, *The Saint-Germain ms. of the* Thebaid *(Paris, B. N. 13046)*, dans *Classical Quarterly*, 1933, p. 129-139. D'après cet auteur, *S* aurait été écrit à Corbie, de même que l'archétype de *N*.

3. Klotz, *Ibid.*, p. xiv. Ce manuscrit ne figure pas dans la liste de ceux qui sont sortis du scriptorium de Tours (E. K. Rand, *Studies in the script of Tours ;* t. I : *A survey of the mss. of Tours*, Cambridge Mass., 1929, in-4°). Il a été étudié par Carl Wotke, *Zur handschriftlichen Ueberlieferung der Thebais des Statius*, dans *Eranos Vindobonensis*, 1893, p. 211-217 ; par R. J. Getty, *op. cit.*, qui l'apparente d'abord à *r*, puis à *S*, *f*, *L*, *μ*, ν et *b* ; par R. D. Williams, *Two manuscripts of Statius'* Thebaid, même revue, 1948, p. 105-112.

4. A. Klotz, *Thebais*, p. vi ; étudié par R. D. Williams, *The Worcester fragment of Statius'* Thebaid, dans *Classical Review*, 1947, p. 88-90 ; *W* serait plus proche de *T*, dont il est probablement une copie directe, que de *r*.

5. Klotz, *Ibid.*, p. xiv. Le microfilm de ce manuscrit existe à l'Institut d'Histoire des Textes.

f, Munich, Bibliothèque, ms. 6396, autrefois à Freisingen ; XI^e siècle [1].

g, Leyde, Bibliothèque, ms. Gronovianus 374 ; XI^e siècle [2].

h, Naples, Bibliothèque nationale, ms. IV. E. 44 ; fin du XII^e siècle ou début du XIII^e.

i, Naples, Bibliothèque nationale, ms. IV. E. 45 ; fin du XV^e siècle, écrit en Italie.

j, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Palat. lat. 1688.

k, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Regin. lat. 1713 ; XIII^e siècle, écrit en Italie.

l, Rome Bibliothèque Vaticane, ms. Barberini lat. 74 ; début du XIII^e siècle.

m, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Chigi lat. H. VI. 210 ; milieu du XIV^e siècle, écrit en Italie.

n, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Chigi lat. H. VIII. 273 ; milieu du XIV^e siècle, écrit en Italie.

p, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Rossi lat. 930 ; fin du XIII^e siècle ou début du XIV^e, écrit en Italie.

q, Londres, British Museum, ms. Burney 258 ; XIII^e siècle.

r, Londres, British Museum, ms. Reg. 15. C. X, autrefois à Rochester ; XII^e siècle [3].

s, Zurich, Bibliothèque municipale, ms. C. 62 ; fin du XI^e siècle ou début du XII^e [4].

t, Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 5337-5338 ; fin du XI^e siècle.

v, Florence, Bibliothèque Laurentienne, ms. Strozzi 130 ; XIV^e siècle.

w, Florence, Bibliothèque Laurentienne, Plut. 38, cod. 5 ; manuscrit de plusieurs mains, en partie du XIII^e siècle, complété au XV^e.

x, Florence, Bibliothèque Laurentienne, ms. Aedili 197 ; XIII^e siècle.

y, Mont-Cassin, Bibliothèque de l'Abbaye, ms. 395, manuscrit incomplet, s'arrêtant au l. XI, v. 352 ; XIII^e siècle, écrit en Italie.

z, Mont-Cassin, Bibliothèque de l'Abbaye, ms. 485, manuscrit incomplet, commençant au l. II, v. 228 ; XIII^e siècle.

Γ, Pérouse, Bibliothèque communale, ms. 180 (C. 63) ; XV^e siècle.

Δ, Naples, Bibliothèque nationale, ms. IV. E. 42 ; XIV^e siècle.

Θ, Madrid, Bibliothèque nationale, ms. 10039, autrefois à Tolède sous la cote 101-39 ; incomplet, commençant au l. VIII, v. 739 ; découvert par Félix Grat [5] ; début du XI^e siècle.

1. A. Klotz, *Thebais*, p. XXIV.
2. *Ibid.*, p. XXXVII.
3. *Ibid.*, p. VIII ; M. A. Klotz date ce manuscrit du XI^e siècle ; il est, en réalité, du début du XII^e. Il a été étudié par R. D. Williams, *Two manuscripts of Statius'* Thebaid et *The Worcester fragments...*
4. Microfilm à l'Institut d'Histoire des Textes.
5. F. Grat, *L'histoire des textes et les éditions critiques*, dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1933, p. 296-309.

Λ, Leipzig, Bibliothèque, ms. I. 12. a ; daté par M. Klotz du x^e siècle[1].

Ξ, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 14140 ; manuscrit à miniatures imitées du style carolingien ; début du XIII^e siècle.

Π, Padoue, Bibliothèque universitaire, ms. 233.

Σ, Londres, British Museum, ms. Reg. 15. A. XXIX ; XIII^e siècle.

Φ, Londres, British Museum, Add. ms. 11996 ; fin du XIV^e siècle ou début du XV^e.

Ψ, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. lat. 1615 ; XIV^e siècle.

α, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 7936, fol. 80c-223 ; XIII^e siècle.

β, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8052 ; milieu du XIII^e siècle.

γ, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8053, ayant appartenu à Colbert ; milieu du XIII^e siècle.

δ, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8054 ; milieu et fin du XIII^e siècle[2].

ε, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8055, autrefois à l'abbaye de Saint-Denis, puis dans la bibliothèque de Colbert ; XI^e siècle, complété au XV^e.

ζ, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8056, autrefois dans la bibliothèque de Colbert ; fin du XIII^e siècle.

η, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8057, autrefois dans la bibliothèque de Colbert ; XIII^e siècle, complété par une main plus récente.

θ, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8058, autrefois dans la bibliothèque de de Thou, puis dans celle de Colbert ; milieu du XIII^e siècle.

ι, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8059, autrefois à l'abbaye de Saint-Victor de Paris ; milieu du XIII^e siècle.

κ, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8468, ayant appartenu à Le Tellier ; fin du XIII^e siècle

λ, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8060 ; incomplet, se terminant au l. XI, v. 500, écrit de plusieurs mains ; milieu du XIII^e siècle.

μ, Munich, Bibliothèque, ms. 312 ; XII^e siècle[3].

ν, Munich, Bibliothèque, ms. 19481, autrefois à Tegernsee ; XII^e siècle[4].

ξ, Paris, Bibliothèque nationale, ms. lat. 8280, autrefois dans la bibliothèque de Colbert ; fin du XIII^e siècle, écrit en Italie.

ο, Paris, Bibliothèque nationale, ms. latin 8061 ; fin du XIII^e siècle, écrit en Italie.

AA, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. lat. 1617 ; début du XIII^e siècle.

1. A. Klotz, *Thebais*, p. XVII.

2. Signalé et utilisé pour l'étude de la tradition de π (J. Boussard, *Un manuscrit inédit de la* Thébaïde *de Stace*, dans *Revue des Études latines*, 1936, p. 91-105).

3. A. Klotz, *Thebais*, p. XXVIII.

4. *Ibid.*, p. XXIX.

BB, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Urb. lat. 648 ; XV^e siècle.

CC, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Palat. lat. 1690 ; début du XIII^e siècle.

DD, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Palat. lat. 1691 ; fin du XIII^e siècle ou début du XIV^e.

EE, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Palat. lat. 1693 ; XIV^e siècle.

FF, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Barberini lat. 106 ; début du XIII^e siècle.

GG, Londres, British Museum, ms. Reg. 15. A. XXI ; XIII^e siècle.

HH, Londres, British Museum, ms. Arundel 389 ; XIII^e siècle.

JJ, Londres, British Museum, ms. Burney 257, autrefois dans la bibliothèque de Philippe Desportes ; XIV^e siècle.

KK, Londres, British Museum, Add. ms. 11995 ; fin du XIII^e siècle ou début du XIV^e.

LL, Berne, Bibliothèque municipale et universitaire, ms. 407 ; XIII^e siècle [1].

MM, Florence, Bibliothèque Laurentienne, ms. Strozzi 132 ; XV^e siècle.

NN, Florence, Bibliothèque Laurentienne, Plut. 38, cod. 1 ; XV^e siècle.

PP, Florence, Bibliothèque Laurentienne, Plut. 38, cod. 3 ; XIII^e siècle.

RR, Florence, Bibliothèque Riccardi, ms. 547 ; XIII^e siècle.

SS, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Palat. lat. 1692 ; fin du XIII^e siècle.

TT, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Ottoboni lat. 1977 ; début du XIII^e siècle.

UU, Rome, Bibliothèque Vaticane, ms. Chigi lat. H. VIII. 272 ; XV^e siècle.

XX, Londres, British Museum, ms. Harley 2463 ; XIII^e siècle.

YY, Londres, British Museum, ms. Harley 2474 ; XV^e siècle.

ZZ, Londres, British Museum, ms. Harley 2498 ; XV^e siècle.

Ba, Londres, British Museum, ms. Harley 2636 ; XIII^e siècle.

Ca, Berne, Bibliothèque municipale et universitaire, ms. 528.

Da, Londres, British Museum, ms. Harley 2720, manuscrit de deux mains ; fin XII^e et XIII^e siècles.

Ea, Londres, British Museum, ms. Harley 3754, fragment comprenant seulement les six premiers livres ; XIII^e siècle.

Fa, Londres, British Museum, ms. Harley 4869 ; XV^e siècle.

Ga, Londres, British Museum, ms. Harley 5926 ; XIII^e siècle, complété au XV^e.

Ha, Paris, Bibliothèque Mazarine, ms. 3863, fragment.

Ja, Carpentras, Bibliothèque municipale, ms. 369 ; fin du XII^e siècle, écrit en Italie.

1. Microfilm à l'Institut d'Histoire des Textes.

Ka, Chaumont, Bibliothèque municipale, ms. 232.
La, Dijon, Bibliothèque municipale, ms. 497.
Ma, Mâcon, Bibliothèque municipale, ms. 94 ; XV^e siècle.
Na, Reims, Bibliothèque municipale, ms. 1265 ; XII^e siècle.
Pa, Reims, Bibliothèque municipale, ms. 1266 ; XIII^e siècle.
Qa, Londres, British Museum, ms. Harley 2608 ; XIII^e siècle.
Ra, Bibliothèque de Dresde [1], ms. Dc 156 (1) ; XIII^e-XIV^e siècles.
Sa, Bibliothèque de Dresde, ms. Dc 156 (2) ; XIII^e-XIV^e siècles.
Ta, Munster, Bibliothèque, fragment ; XII^e siècle [2].
Va, Werden, Bibliothèque, fragment ; XI^e siècle [3].

De ces manuscrits, M. Alfred Klotz a connu et décrit *P*, *W*, *D*, *N*, *S*, *r*, *T*, Λ, *B*, *Q*, *K*, *M*, *f*, *b*, *c*, μ, ν, *g*, auxquels il a donné leurs sigles, et *Ta*, *Va*, qu'il nomme *frg. Munst.* et *frg. Werd.*

Ces cent douze manuscrits rentrent, nous le verrons, dans des catégories bien nettement tranchées, et il est peu probable que ceux que nous n'avons pu étudier puissent en constituer de nouvelles qui bouleverseraient notre classement ; c'est ce que fait présumer l'expérience de notre travail, accompli en deux temps, d'abord sur les manuscrits collationnés par M. A. Klotz et sur ceux de Paris, puis sur ceux d'Italie et de Londres : notre schéma, établi à la fin de la première série d'études, n'a eu à recevoir que des modifications de détail [4].

1. Décrit et utilisé par M. Manitius, *Handschriftliches zum Texte der Statius*, dans *Rheinisches Museum*, 1904, p. 588-596.

2. A. Klotz, *Thebais*, p. XXX.

3. *Ibid.*, p. XXXIII.

4. En ce qui concerne les manuscrits du fonds latin de la Bibliothèque nationale, nous n'avons tenu aucun compte des indications fantaisistes et le plus souvent erronées données sur leur date par le *Catalogue de la Bibliothèque du Roi*.

D'autres manuscrits ou fragments de manuscrits ont été signalés et étudiés. Ce sont d'abord les manuscrits que Barth prétendait avoir possédé et collationné (A. Klotz, *Die Barthschen Statiushandschriften*, dans *Rheinisches Museum*, 1904, p. 373-390, et A. S. Wilkins, *Barth's Mss. of the* Thebais *of Statius*, dans *Classical Review*, t. X, 1896, p. 14-15) ; le manuscrit d'Emmanuel College à Cambridge (A. S. Wilkins, *Ibid.*) ; un fragment conservé à Lund (Axel W. Ahlberg, *Ett Statius-fragment*, dans *Eranos, Acta philologica Suecana*, [Upsal], 1908, p. 144-150, et A. Klotz, *Thebais*, p. VI et XXX-XXXVIII), qui serait voisin de *S*, *M*, *K*, *C*, *N*, *f*, *r*, μ, ν ; un manuscrit conservé à Prague, sous la cote L 96 (Alois Rzach, *Eine Prager Statiushandschrift*, dans *Festschrift Theodor Gomperz*, Vienne, 1902, in-4°, p. 364-372), manuscrit du XII^e et du XIII^e siècle ; un manuscrit de Sion College de Londres, conservé sous la cote ms. Arc. 2. 2 (Heinrich Schenkl, *Handschriftliches zu lateinischen Dichtern*, dans *Wiener Studien*, 1886, p. 166-168) ; le manuscrit collationné par Drakenborch et ceux de Magdalen College et de Corpus Christi College d'Oxford signalés par Garrod (*P. Papinii Stati Thebais et Achilleis*, Oxford, s. d., in-16) ; le fragment de l'Anhaltische Landsbibliothek de Dessau, manuscrit du XI^e siècle donnant les v. IX, 230-353, signalé par A. Klotz (*Bruchstücke einer Statiushandschrift*, dans *Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft*, 1946, p. 153) ; le fragment des X^e-XI^e siècles signalé par G. Bezzola (*Un frammento*

Nous n'avons pas cru bon, réflexion faite, de traiter comme des manuscrits distincts les corrections apportées au texte de plusieurs de nos manuscrits. M. A. Klotz l'a fait, ainsi que d'autres auteurs qui prétendent reconstituer ainsi les modèles dont s'est servi le correcteur. En réalité, ces corrections représentent toujours un choix et peuvent avoir pour origine plusieurs manuscrits ou être de plusieurs mains parfois bien difficiles à déceler ; l'exemple des manuscrits du groupe σ montre qu'on ne saurait faire état des doubles leçons, sauf en des cas très rares, comme celui du manuscrit Θ, copie extrêmement soignée. Nous avons donc préféré les abandonner et nous résigner à avouer notre ignorance de l'aspect des modèles qui ont servi à ces corrections.

Par contre, on doit encore utiliser un manuscrit qui contient non pas la *Thébaïde*, mais la glose de Lactance sur ce poème, et qui, à ce titre, peut avoir un intérêt pour l'établissement du texte ; c'est le ms. 394 de la Bibliothèque municipale de Valenciennes[1].

Nous savons que l'ensemble des manuscrits se divise en deux grandes classes : π et ω. A la vérité, nous verrons qu'il en existe une troisième, mais, comme elle est dérivée de la contamination de différents rameaux de ω avec π, elle n'offre pas d'intérêt pour l'établissement du texte et n'affecte pas la division originelle du schéma.

Pour la classe π, nous avons montré[2] qu'elle est représentée par trois manuscrits dérivés d'une souche commune : P, δ et les leçons π du ms. Θ, et que le manuscrit qui doit être choisi comme base de l'établissement du texte n'est pas *P*, comme le pensait M. Klotz, mais δ. Pour l'ensemble de la tradition, un classement général permettra, nous l'espérons, de contrôler les leçons de π d'après celles des meilleurs représentants de ω.

Notre méthode a consisté à utiliser d'abord, pour former des groupes de manuscrits, les grandes lacunes et les interpolations[3],

di codice della Tebaide di Stazio, dans *Athenaeum* [Pavie], 1940, p. 51-53), donnant les v. XI, 307-500 ; enfin, les extraits utilisés dans certains florilèges médiévaux et signalés par B. L. Ullman (*Classical authors in certain medieval* Florilegia, dans *Classical Philology* [Chicago], 1932, p. 1-42).

1. Signalé et analysé par Ph. Kohlmann, *Neue Scholien zur* Thebais *des Statius*, Posen, 1873, in-4° ; édité par R. Jahnke, *Lactanci Placidi commentarii*, Leipzig, 1898 (coll. Teubner), et analysé par Funaioli, *Da un codice di Valenciennes*, dans *Studi italiani de filologia classica*, 1915, p. 1-73.

2. J. Boussard, *Un manuscrit inédit de la* Thébaïde *de Stace*.

3. A. Klotz, *Zur Ueberlieferungsgeschichte des Epen des Statius*, dans *Philologus*, t. LXIII, 1904, p. 157-160.

puis à nous servir des caractères secondaires pour réduire les groupes en familles plus nettement délimitées. Sans doute, le schéma auquel nous aboutissons est-il hypothétique ; nous croyons cependant que, dans ses grandes lignes, il est solide et peut servir à établir le texte.

Les groupes que nous avons établis sont déterminés par certaines variantes typiques contenues dans le livre X.

Ces groupes sont les suivants :

1° Les manuscrits que M. Klotz appelle manuscrits de la souche *P*, car il ne connaissait comme représentant de cette classe que le ms. *P*. Comme nous avons pu découvrir un autre manuscrit dérivé de cette même souche, et qu'on peut légitimement inférer de certaines corrections du groupe que nous appellerons σ qu'il a existé d'autres manuscrits qui s'y rattachaient sans être issus de *P*, nous appellerons cette classe de manuscrits la classe π. Elle comprend tous les manuscrits qui présentent les particularités suivantes :

a) Le texte complet des vers X, 100-105 et 112-117.

b) Absence du vers :

Ipse autem uacuus curis humentia subter,

vers qui est une déformation du v. 106 :

cernitur, haec species, ipse autem umentia subter,

mais qui se trouve reproduit, malgré l'absurdité d'une pareille répétition, après le v. 106 dans certains manuscrits de la classe σ.

c) Absence de l'interpolation : *Iunonemque tibi placatam coniuge dextro*, avant ou après le v. 131.

d) A la fin du v. 134, leçon : *uultu quo nutat eodem*, et non : *dubium mixtumque sopori.*

e) Au v. 173, leçon : *quatit*, et non : *rotat.*

f) Au v. 218, leçon : *atque adeo*, et non : *solus.*

Cette classe de manuscrits représente, d'après M. Klotz, la forme la plus ancienne de la tradition, la plus proche du texte original[1].

1. Nous avons essayé différentes méthodes pour le classement des manuscrits de la *Thébaïde*. Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire remarquer que, dans le cas présent, la méthode de Dom Quentin s'est révélée inefficace lorsque nous avons voulu mettre en œuvre les opérations qui constituent son originalité. Tout d'abord, l'établissement du tableau de concordances nous donnait, entre autres singularités, un accord ξε plus fréquent que l'ac-

Le ms. *P* porte, en effet, à la fin du livre IV, fol. 19 v°, la mention :

> CODEX IVLIANI $\overline{\text{V. C.}}$ FINIT LIBER QVARTVS STATII POETAE . INCIPIT STATII POETAE THEBAID . LIBER QVINTVS[1]...

Vollmer a émis l'hypothèse[2] que ce Julianus est celui à qui le grammairien Priscien adresse une dédicace liminaire. Chatelain incline pour cette interprétation[3]. M. Klotz fait ensuite remarquer que Priscien vivait et enseignait à Constantinople, mais qu'il est impossible de savoir si ce Julianus y habitait. Il n'est donc pas sûr que le ms. *Julianus* ait été écrit à Constantinople, ni que *P* y ait été copié, comme Vollmer en avait émis l'opinion[4]. Mais, dit-il, il serait à peu près démontré par le témoignage d'Alcuin que le ms. *P* aurait été copié en Angleterre sur le ms. *Julianus*, écrit lui-même dans l'entourage de Symmaque. Nous sommes, on le voit, dans le domaine des hypothèses pures, et, quelque ingénieux et sagace que soit le raisonnement de M. Klotz, il ne saurait cependant avoir que la valeur d'une brillante conjecture.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que les manuscrits de la souche π représentent un rameau de la tradition remontant à une source beaucoup plus ancienne que celles de l'époque carolingienne, et nous verrons bientôt que ce point est loin d'avoir une importance médiocre.

Parmi tous les manuscrits que nous connaissons à l'heure ac-

cord ξ *O*. Or, ξ est incontestablement plus proche de *O* que d'Ξ et il est facile de s'en rendre compte en examinant les grandes lacunes. D'autre part, dans les comparaisons par groupes de trois manuscrits (cf. D. Henri Quentin, *Essais de critique textuelle (Ecdotique)*, Paris, 1926, in-8°, et *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*), l'opération effectuée pour *S*, *T* et Ξ donne un accord nul de *ST* contre Ξ. Selon la méthode de Dom Quentin, Ξ serait donc infailliblement décelé comme l'intermédiaire entre *S* et *T* ; malheureusement, les mss. *S* et *T* sont du XI^e^ siècle et Ξ est de la fin du XII^e^. Nous entendons bien que, dans cette question des intermédiaires, il s'agit de types, et que Ξ est copié assez fidèlement sur un manuscrit carolingien pour qu'on puisse comprendre que c'est l'ancêtre de Ξ qui est l'intermédiaire entre *S* et *T* ou entre l'ancêtre de *S* et l'ancêtre de *T*. Mais, dans ce cas, Ξ, *T* et *S* conservent sensiblement une valeur équivalente, puisqu'il est impossible de savoir quel est le groupe qui est antéricur à l'autre, et la meilleure solution consiste à utiliser les trois manuscrits comme des collatéraux très voisins, sans se soucier de la généalogie de leurs ancêtres. Dans ce cas, la comparaison par trois est donc inopérante. D'ailleurs, sur la méthode de D. Quentin, cf. A. Dain, *Les manuscrits*, Paris, 1949, in-8° (*Collection d'études anciennes de l'Association Guillaume Budé*), p. 162-163.

1. E. Chatelain, *Paléographie des classiques latins*, t. II, pl. CLXI.
2. *Rheinisches Museum*, t. LI, 1896, p. 27.
3. E. Chatelain, *op. cit.*, t. II, p. 20.
4. Préface de l'*Achilléide*, p. XX, n. 2.

tuelle, trois seulement sont dérivés de la souche π. Ce sont deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, le ms. lat. 8051 (*P*) et le ms. lat. 8054 (δ), et enfin les doubles leçons du ms. 10039 de la Bibliothèque nationale de Madrid (Θ).

2° La seconde classe est celle dans laquelle M. Klotz rangeait indifféremment tous les manuscrits autres que *P* et qu'il appelait classe ω. L'ensemble de ces manuscrits possède en commun les leçons suivantes :

a) Lacune complète aux v. X, 100-105 et 112-117. Le v. 106 est transformé en :

Ipse autem uacuus curis humentia subter.

b) Il n'y a pas forcément d'interpolation avant ni après le v. 131.

c) Le v. 134 comporte la leçon : *dubium mixtumque sopori*, au lieu de : *uultu quo nutat eodem.*

d) Le v. 173 présente la leçon : *rotat*, et non : *quatit.*

Mais cette classe de manuscrits se divise à son tour très nettement en trois groupes, dont l'un comporte au v. 218 la leçon : *solus*, et l'autre la leçon : *atque adeo*, tandis que le troisième groupe, qui donne : *atque adeo*, s'oppose aux deux autres, v. 62, par la leçon : *pudorem*, au lieu de : *sororem.*

Parmi eux, enfin, certains forment un sous-groupe déterminé par l'interpolation : *Iunonemque tibi placatam conjuge dextro*, placée après le v. 131. Cette interpolation provient certainement de la faute d'un copiste, vraisemblablement de l'époque carolingienne, qui aura fait passer dans le texte une glose sous la forme d'un vers. Ce sous-groupe dérive des manuscrits qui comportent les leçons *pudorem* et *atque adeo* : nous l'appellerons τ.

Ces variantes si dissemblables nous fournissent un élément extrêmement précis pour répartir les manuscrits de la classe ω en cinq groupes que nous appellerons φ, ψ, χ et son sous-groupe dérivé τ, et enfin un autre groupe, le groupe ρ.

Le groupe φ (62 *sororem* ; 218 *atque adeo*) comprend les manuscrits : *Q*, *A*, *C*, *B*, *f*, *M*, *Na*, *Da*, *h*, β, ι, λ, α, *j*, *k*, *p*, *Ma*, *N*.

Le groupe ψ (62 *sororem* ; 218 *solus*) comprend les manuscrits *W*, Λ, *S*, *T*, *K*, *g*, *s*, *r*, *Qa*, μ, ν, Π, Ξ, γ, η, θ, ζ, *E*, *F*, *Ba*, *x*, *y*, *z*, ϖ, ρ, *Fa*, *b*.

M. A. Klotz n'a pas constaté l'existence du groupe χ (62 *pudo-*

rem ; 218 *atque adeo* ; la plupart du temps 107 *tapetis*) qui comprend les manuscrits *J*, *GG*, *JJ*, Γ, *U*, *YY*. Le sous-groupe τ porte les mêmes leçons et, en plus, au v. 131, l'interpolation *Iunonemque tibi placatam coniuge dextro*, et transforme la fin du v. 134 en *dubius mixtusque sopori* ; il comprend les manuscrits *a*, ε, *CC*, *KK*, *EE*, *zz*, Δ, Ψ, *X*, *Y*, *Z*, dont aucun, pour la partie qui contient le livre X, n'est antérieur au XIII^e^ siècle, et sans doute un manuscrit aujourd'hui disparu, dont l'influence se fait sentir sur le groupe σ dont nous parlerons plus loin[1].

Le groupe ρ (62 *pudorem* ; 218 *solus*) comprend les manuscrits *TT*, *MM*, *RR*, *NN*, ϰ, *D* et deux autres qui, en plus, portent l'interpolation *Iunonemque tibi placatam coniuge dextro* au v. 131, les manuscrits *Ja* et *LL*. L'existence de ces variantes montre qu'il dérive d'une contamination entre ψ et τ.

Tous ces manuscrits, qu'ils appartiennent aux groupes φ, ψ, χ, τ ou ρ, remontent sûrement à un même exemplaire[2]. Il serait, en effet, inadmissible que plusieurs copistes aient fait aux mêmes places des omissions identiques et aussi considérables que celles des v. X, 100-105 et 112-117. Il faut donc admettre que tous les manuscrits de la classe ω proviennent d'un même archétype qui aurait subi une mutilation dont la cause est un problème encore non résolu, car on ne peut supposer une seule lacération d'un feuillet, ayant endommagé en même temps le recto et le verso, ou deux colonnes d'une même page ; les v. 100-105 et 112-117 sont, en effet, trop rapprochés les uns des autres pour qu'on puisse supposer qu'ils aient été enlevés par la même déchirure, celle-ci ayant respecté les v. 106-111 et ceux qui se trouvaient au verso. En tout cas, il est certain que le nombre considérable d'exemplaires de toutes dates qui se rattachent à ce rameau de la tradition n'ont pas été copiés tous sur le même archétype. On est donc conduit à penser que l'original de la classe ω a donné naissance à plusieurs manuscrits en leur transmettant ses lacunes et ses leçons propres, et que ces manuscrits ont été, au cours du Moyen Age, les sources

1. M. Klotz a cru, faute d'avoir fait une recherche suffisante des manuscrits, que le vers interpolé *Iunonemque tibi*, etc., n'existait que dans des manuscrits de date récente (cf. A. Klotz, *Probleme der Textgeschichte des Statius*, dans *Hermes*, t. XL, 1904, p. 341-372) ; il s'est référé pour ce vers à l'autorité de Gronov (*Ibid.*, p. 361).

2. « Nec minus eos omnes codices ex una stirpe esse procreatos in propatulo est » (A. Klotz, *Thebais*, p. XL) : « Consentiunt... quales non ex una editione sed ex uno libro pendere manifestum sit » (*Ibid.*).

de cette abondante floraison de copies de la classe ω. De plus, l'exemplaire ω existait à une date assez ancienne, puisque nous possédons des manuscrits ω du début du XI^e siècle, voire même du X^e, bien que nous soyons portés à croire que les auteurs qui ont daté ces manuscrits se sont en général laissés aller à leur attribuer une antiquité quelque peu exagérée. La date du manuscrit de Worcester, par exemple, que M. Klotz place au IX^e siècle, ne laisse pas de nous inspirer quelques inquiétudes, et un article récent la replace à la fin du X^e[1]. Quoi qu'il en soit, et puisque les plus anciens manuscrits ω remontent au moins au début du X^e siècle, l'hypothèse la plus vraisemblable est que le manuscrit ω primitif fut sinon écrit, du moins connu, exploité et copié au temps de la renaissance carolingienne. A cette époque, en effet, l'étude des classiques latins fut en honneur et se manifesta par une grande production de copies. On peut trouver une série de manuscrits des classiques latins écrits à la même époque et d'une écriture presque identique, qui portent en tête une vie de l'auteur et, autour du texte, une glose marginale ou interlinéaire copieuse, souvent empruntée d'ailleurs à un grammairien de la décadence. Le fonds des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale contient plusieurs manuscrits de classiques dont la ressemblance est frappante et suggestive, par exemple les mss. lat. 8070 (Juvénal), 8272 (Perse) et nouv. acq. lat. 1627 (Stace). Sans doute est-ce par suite d'une édition scolaire analogue que le manuscrit ω reçut une diffusion peut-être plus grande que n'eût mérité la qualité du texte qu'il offrait. Il est donc extrêmement probable que tous les manuscrits de la classe ω proviennent d'une souche carolingienne, et sans doute même d'une édition faite hâtivement et avec le souci de la commodité et du commentaire plus qu'avec celui de la perfection du texte lui-même.

3° Mais il existe une troisième classe de manuscrits, de l'existence de laquelle M. Klotz ne semble pas s'être aperçu. S'il l'avait remarquée, et s'il l'avait traitée après un examen minutieux et rigoureux, il eût pu lui assigner une place à part dans le classement des manuscrits, au lieu de la confondre avec la classe ω. C'est cependant à cette dernière solution qu'il s'est rallié, tout en exprimant sa surprise d'y voir des divergences nombreuses avec ω et des accords avec *P*.

1. R. D. Williams, *The Worcester fragments of Statius'* Thebaid, dans *Classical Review*, 1947, p. 88-90.

Certains manuscrits, en effet, présentent simultanément des leçons de π et des leçons de φ, ψ, χ et τ. C'est ce que M. Klotz a vu, par exemple, pour les mss. *D* et M^1, et ce que Manitius a remarqué sans l'expliquer pour les mss. *Ra* et Sa^2, dont M. Klotz ne s'est pas servi, car ils sont des XIII^e^ et XIV^e^ siècles.

Un ensemble de leçons identiques ne se retrouve jamais dans plusieurs manuscrits de ce groupe de façon à former une classe homogène. On y remarque, au contraire, une grande diversité de variantes, mais leur caractère commun et constant est d'emprunter indifféremment leurs leçons à π et à φ, ψ, χ ou τ. Nous appellerons σ ce groupe, qui provient évidemment d'un archétype à doubles leçons. Le groupe σ contient les manuscrits *t*, *e*, *AA*, *Ca*, *l*, *O*, *d*, *H*, *Pa*, *FF*, *L*, *PP*, *XX*, *G*, Σ, *HH*, *Ga*, ο, ξ, *DD*, *SS*, *V*, *m*, *n*, *UU*, Φ, *R*, *i*, *BB* et, pour autant que le laissent entrevoir les variantes données par M. Klotz, les mss. *Ra* et *Sa* et celui de Corpus Christi College à Oxford.

L'étude de ces manuscrits doit porter tout d'abord sur l'examen attentif des variantes, à l'endroit où se produisent les grandes lacunes et interpolations qui permettent de caractériser les souches π et ω.

Tous ces manuscrits donnent au v. 106 la leçon *Ipse autem uacuus curis humentia subter*, leçon de ω. Mais ils se répartissent en différents groupes, selon qu'ils donnent un texte plus ou moins complet à l'endroit où ω présente les lacunes des v. 100-105 et 112-117.

Un premier groupe (*t*, *e*, *HH*, *Ga*, *H*, Σ, *AA*, *BB*) donne le texte complet de ces vers, comme π, mais *t*, *e* et *HH* n'ont aucune interpolation au v. 131, tandis que les autres portent le vers interpolé, comme le groupe τ.

Un deuxième offre les v. 100-103 seulement et 112-117, avec l'interpolation du v. 131 ; ce sont *G*, *XX* et Φ.

Un troisième donne le texte des v. 100-105, mais non celui de 112-117 ; ce sont *PP*, *UU*, *l*, *m*, *n*, dont les trois derniers seulement sont interpolés au v. 131.

Un quatrième (ξ, *FF*, *SS*, *L*, *V*) donne seulement les v. 100-103 et l'interpolation du v. 131.

1. A. Klotz, *Thebais*, p. VI, pour le ms. *D* ; pour *M*, cf. les variantes.

2. M. Manitius, *Handschriftliches zum Texte des Statius*, dans *Rheinisches Museum*, t. LIX, 1904, p. 588-596. L'auteur constate que les manuscrits Dc 156 de la Bibliothèque de Dresde sont très proches du texte vulgaire que M. Klotz appelle ω et contiennent cependant de nombreuses leçons communes avec *P*.

Un cinquième donne les v. 100-103 et 112-116 ou 117 ; ce sont *O* et o.

Un sixième ne donne aucun des v. 100-105, mais les v. 112-117, sans l'interpolation au v. 131 ; ce sont *Ca, d, Pa, DD, i.*

Enfin, une septième catégorie, représentée uniquement par *R*, donne seulement le v. 112, et ne comporte pas l'interpolation.

Pour les variantes de moindre importance, même diversité : au v. X, 134, les manuscrits *t* et *DD* donnent *uultu quo nutat eodem*, leçon de π, contre tous les autres qui portent *dubium mixtumque sopori*, leçon de ω. Au v. X, 173, *L, SS* et *Ga* donnent *quatit*, leçon de π, contre tous les autres qui ont *rotat*, leçon de ω. Au v. X, 218, *O*, Σ, Φ, *t, G, PP, SS, UU, XX* donnent *solus*, leçon du groupe ψ, contre tous les autres qui ont *atque adeo*, leçon de la classe π et des groupes φ et χ.

Nous nous trouvons donc en présence de plusieurs manuscrits, dont aucun n'offre aux passages essentiels de leçon originale, et qui ne s'accordent jamais complètement entre eux. Le classement de ces manuscrits serait donc impossible s'il n'en existait un, capable de nous éclairer et de nous révéler le mécanisme des divergences. C'est le manuscrit de Tolède, Θ, dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici [1].

Écrit au début du XI^e^ siècle, très soigné, il comprend le livre VIII de la *Thébaïde* à partir du v. 739, et les livres IX, X, XI et XII. Presque à chacun des endroits où le texte de ω diffère de celui de π, il comprend le texte de ω et, écrites de la main du copiste, soit au bout de la ligne, soit au-dessus, les variantes de π. En marge des v. 100-105 et 112-117, qui sont incorporés dans le texte, se trouve un trait en accolade en regard duquel est écrit le mot *uacat.*

Tout cela montre que le manuscrit Θ ou celui sur lequel il fut copié avait été composé d'après deux exemplaires, dont l'un appartenait à la souche φ et l'autre à la souche π. Il n'est composé ni d'après la souche ψ, car il ne porte pas la variante *solus* au v. 218, ni d'après les souches χ et τ, car il ne présente pas la leçon *pudorem* au v. 62, ni l'interpolation du v. 131.

Cette sorte d'édition critique du texte de la *Thébaïde* d'après deux manuscrits a dû être composée en un temps où les études classiques étaient en grand honneur et où l'on commençait à avoir

1. Cf. F. Grat, *L'histoire des textes et les éditions critiques.*

le souci d'établir le texte. Nous voyons ce soin se manifester dans un bon nombre de manuscrits du x^e^ siècle, par les gloses marginales et interlinéaires. Il est donc probable qu'un clerc qui avait sous les yeux un manuscrit de la souche φ et un autre de la souche π copia l'un et glosa à l'aide de l'autre. Nous pouvons même entrevoir que ce fut le manuscrit φ qui fut copié le premier et le manuscrit π qui fut utilisé pour la glose, car les leçons ω sont toujours écrites dans le texte et les leçons π ajoutées. De même, au v. X, 173, *rotat*, leçon de ω, figure seule.

Le clerc qui établit ainsi le texte critique dut faire un renvoi aux v. 100-105 et 112-117, et inscrire en marge ces groupes de vers. Lorsque le copiste de Θ copia scrupuleusement cette édition critique, il fit naturellement entrer dans le texte les doubles leçons en transcrivant la correction à la suite du texte. Pour les groupes 100-105 et 112-117, la correction a pris non moins naturellement la place du texte absent. Cependant, le copiste a pu parfois omettre une double leçon, par exemple au v. 173.

Nous appellerons υ le manuscrit né de la contamination de φ et de π, qui donna naissance à Θ, et nous pourrons dire que Θ est le seul représentant de la classe υ. Mais le soin de transcrire les doubles leçons ne dut pas être beaucoup plus rare chez les copistes que la mode des gloses, attestée par de nombreux manuscrits. Cela nous donne la clef de l'énigme posée par ceux de la classe σ. On peut émettre, avec quelque vraisemblance, semble-t-il, l'opinion que tous ces manuscrits σ sont dérivés d'un archétype provenant de la contamination de υ avec χ et ψ. Mais le copiste du manuscrit υ, qui devait être un exemplaire à deux colonnes par page, aurait scrupuleusement transcrit les corrections-gloses en marge, inscrivant les v. 100-105 et 112-117 dans les marges du bas et sous chaque colonne, suivant une disposition que nous trouvons dans le manuscrit α[1]. Sur cet exemplaire auraient été copiés les manuscrits de la classe σ. Mais, suivant l'inspiration, l'esprit critique ou l'intelligence de chaque copiste, le résultat est variable. Pour les variantes peu importantes, le copiste prend l'une ou l'autre. Pour les grandes lacunes, on entrevoit des systèmes différents.

Certains copistes ont fait passer dans leur texte les corrections

1. D'après M. Klotz, on serait tenté de croire que le ms. *d* (Florence, Bibl. Laurentienne, Plut. 38, 4) fait partie de ce groupe ; en réalité, les v. 100-103 sont ajoutés en marge, de la main d'un glossateur, et ce manuscrit est un authentique représentant du groupe φ.

marginales de σ. Le fait que les lacunes sont comblées par des leçons incomplètes, et dont la longueur est variable, peut fort bien s'expliquer par suite d'un état défectueux du manuscrit σ. Lorsqu'un livre s'abîme, s'il est rongé par l'humidité, c'est toujours par les marges que les détériorations se manifestent d'abord. Si ce texte était disposé comme dans le manuscrit α, la correction 100-105 et 112-117 étant placée au bas d'une ou de deux pages, il n'est pas impossible que les derniers vers, c'est-à-dire le v. 105 et le v. 117, aient été les premiers rendus illisibles. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer l'origine du manuscrit o par exemple, qui contient les v. 100-105 et 112-116, le v. 117 manquant seul.

De même, le copiste de *O* n'a pu lire les v. 104 et 105. Il a donc transcrit seulement les v. 100-103 et 112-117, tandis que les copistes de ξ et de *L* transcrivaient 100-103 et laissaient de côté la seconde colonne de corrections marginales 112-116-117, peut-être à peu près illisible à leur époque, et que le copiste du manuscrit de Corpus Christi College, Oxford, ne transcrivait aucun des v. 100-105 et seulement les v. 112-115[1]. Par contre, les copistes de Σ, *t*, *G* et *BB* transcrivaient l'interpolation du v. 106 *bis* après le v. 106, malgré son absurdité, tandis que ceux de *G*, Φ, *AA*, *XX*, *Ga* ne transcrivaient que le vers interpolé et non celui qui le précède, mais ajoutaient celle du v. 131, et que *HH* n'a aucune interpolation et donne le texte de π, mais dérive visiblement d'un manuscrit de la classe ω dont il porte les leçons *rotat* et *atque adeo*.

Enfin, un cas typique est celui du manuscrit *e*, qui donne, dans l'ordre suivant, les v. 106-111, 118, 112-117, 100-105, mais non l'interpolation.

D'autre part, il est à présumer que la version de π ne fut connue de σ que par l'intermédiaire d'un manuscrit υ ou du manuscrit π qui servit à la composition de υ. On trouve, en effet, dans Θ des leçons à témoin unique. Par exemple, au v. 308, *relapsa* ne se trouve ni dans *P* ni dans δ ; mais, dans le manuscrit α, on retrouve *relapsa* et, dans *O*, *relicta* corrigé en *relapsa*.

Bien entendu, toutes les conjectures relatives au groupe σ sont hypothétiques. Elles sont cependant vraisemblables et s'appuient sur l'existence abondamment prouvée de manuscrits à doubles leçons et de manuscrits à leçons ajoutées dans les marges. C'est, à

1. A. Klotz, *Thebais*, p. 364, n.

notre avis, seulement en s'inspirant d'une hypothèse de ce genre — quelle qu'en soit d'ailleurs la forme, car, dans le détail, on peut varier à l'infini et établir des schémas différents, quoique de même type — qu'on peut expliquer de façon satisfaisante l'existence de ces manuscrits à lacunes incomplètes et à leçons prises indifféremment aux sources ψ, φ, χ et π. D'ailleurs, aucun manuscrit de cette classe, sauf *t* qui est du XI^e^ siècle, ne remonte au delà du XIII^e^. Il est donc possible que *t* ou un manuscrit contemporain, très proche de π, mais contaminé par un manuscrit ψ auquel il doit l'interpolation du v. X, 106, et la leçon *rotat*, soit à l'origine d'une grande partie des manuscrits σ et que ceux-ci doivent leur existence au souci d'établissement des textes qui se manifeste à partir du XII^e^ siècle.

Nous aboutissons donc à ranger les manuscrits de la *Thébaïde* en sept groupes bien distincts, dérivés de deux classes principales :

1° la classe π,

2° la classe ω, divisée en quatre groupes bien distincts (φ, ψ, χ et τ),

3° la classe υ, dérivée de π et de φ,

4° la classe σ, dérivée de υ et de ω.

Ces données peuvent nous permettre de tenter quelques conjectures sur l'histoire de la tradition manuscrite. Il faut rechercher d'abord la raison des divergences qui se manifestent entre les classes π et ω.

L'origine des variantes pourrait se trouver dans une édition de Stace, sans doute donnée après la mort de l'auteur, en tout cas dès l'Antiquité. Dans la suite, par un souci de critique, un copiste ayant entre les mains des manuscrits des deux rameaux établit l'archétype υ à doubles leçons. Nous pouvons même voir, d'après Θ, unique représentant du groupe υ, que le manuscrit de la classe ω dont il s'est servi appartenait au groupe φ. Il est malheureusement impossible de savoir si ce manuscrit était généalogiquement un ancêtre ou un descendant du manuscrit ω qui a donné naissance aux groupes φ, ψ et χ, et si φ représente ou non le texte le plus pur de la recension ω. Félix Grat a émis l'hypothèse[1], très vraisemblable, que Θ aurait été copié sur un manuscrit très ancien conservé

1. *L'histoire des textes et les éditions critiques.*

en Espagne ; mais quand bien même il serait démontré que Θ fut copié sur un manuscrit corrigé seulement à l'époque carolingienne, il faudrait cependant en tenir compte comme d'un représentant très soigné de la classe π et du groupe φ de ω.

En tout cas, il est prouvé par l'existence de manuscrits très anciens de la classe ω, comme *W*, *S*, *T*, etc., voire même Ξ, visiblement copié avec beaucoup de soin sur un exemplaire carolingien, que les deux recensions, la recension π et la recension ω, existaient au moins au IX^e^ siècle, sans doute même avant.

Il nous faut donc tenter d'esquisser l'histoire de chacune de ces classes de manuscrits, leur division en familles, et la filiation à l'intérieur de chacune de ces familles.

Tout d'abord, la classe π.

Le texte de la classe π est représenté par les manuscrits *P* et δ, et par les leçons π de Θ. Le manuscrit *P* est celui auquel tous les éditeurs qui se sont préoccupés d'établir le texte ont attribué le plus de prix, à cause de la mention finale du livre IV.

Peut-être, d'ailleurs, lui ont-ils accordé tant de respect seulement parce qu'il était le seul exemplaire connu de la recension π, qu'ils ignoraient l'existence du manuscrit Θ qui fut découvert par Félix Grat en 1933 seulement, et celle de δ qu'ils n'avaient point excepté de leur mépris général pour tout manuscrit postérieur au XII^e^ siècle, et qu'une recherche méthodique nous a seule permis d'exhumer.

Mais, maintenant que nous avons trois exemplaires de cette recension, il importe de les comparer et de voir tout d'abord si ces manuscrits ne sont pas copiés l'un sur l'autre. Commençons par *P* et δ. Ces deux manuscrits sont très voisins : non seulement ils s'accordent pour toutes les leçons importantes caractéristiques de la classe π, mais encore, pour des variantes d'importance moindre, ils sont souvent d'accord contre les variantes de ω ou de certains manuscrits ω. Par exemple :

Livre X, v. 20 *armat P* δ — *firmat* ω ; v. 25 *subiit P* δ — *subiit z w* — *subiitque* ν ; v. 42 *multo P* δ — *mixto* ω ; v. 47 *adfrangunt P* δ — *adfrangunt w* — *adfringunt Q* — *affringunt* ε ; v. 55 *ingestis P* δ — *adgestis TQΞ* — *aggestis S* ε ; etc.

Mais il est impossible de faire de δ un descendant de *P*, car, en nombre d'autres cas, et principalement pour des leçons vraiment caractéristiques, δ s'écarte de *P* et prend la leçon de ω. *P* se trouve

donc avoir un certain nombre de leçons à témoin unique. Par exemple :

Livre X, v. 4 *iam meritas P — et inmeritas* δω ; v. 58 *uertebat P — versarat* δω ; v. 78 *secubitus P — concubitus* δω ; v. 97 *iacet P — tacet* δω ; v. 160 *repens P — recens* δω ; v. 164 *medios P — medio* δω ; v. 167 *tendit P — reddit* δω ; v. 256 *obliquam P — oblata T L b — oblatam* δω ; v. 274 *subito P — subit* δ — *subit* ou *fodit* ω ; etc.

Par conséquent, s'il est absurde de supposer que *P*, manuscrit du IX^e^-X^e^ siècle, puisse avoir été copié sur δ, manuscrit du XIII^e^, il est non moins impossible d'admettre que δ ait été copié sur *P*, et il faut conclure que tous deux sont des dérivés parallèles de la branche π.

L'examen du manuscrit Θ est plus délicat. Lorsque δ et *P* s'accordent sur des leçons opposées à ω, il ne servirait à rien de leur comparer Θ. Mais on peut cependant se rendre compte que Θ n'est pas copié sur *P* quant aux leçons π qu'il contient. Reprenons les neuf cas que nous venons de citer et qui portent sur des leçons particulières de *P* :

v. 4 *iam meritas P — et inmeritas* δΘ ; v. 78 *secubitus P — concubitus* δΘ ; v. 97 *iacet P — tacet* δ — *tacet vel iacet* Θ ; v. 160 *repens P — recens* δΘ ; v. 164 *medios P — medio* δ — *medium* Θ ; v. 167 *tendit P — reddit* δ — *reddit vel tendit* Θ ; v. 256 *obliquam P — oblatam* δΘ ; v. 274 *subito P — subit* δΘ.

On voit que, sur neuf cas, Θ donne deux fois seulement (v. 97 et 167) la variante particulière à *P*, une fois (v. 164) une variante propre, et qu'il s'accorde six fois avec δ.

Ces quelques comparaisons montrent donc :

1° que Θ n'est ni le descendant de *P*, ni l'ascendant ou le frère de δ, puisqu'il contient très peu de leçons à témoin unique de *P*, et qu'il en contient cependant quelques-unes qui ne se retrouvent pas dans δ.

2° que le texte de la recension π n'est pas représenté d'une façon parfaite par *P*, puisque ce manuscrit contient un grand nombre de variantes à témoin unique, et qu'il faut sans doute voir dans *P* un manuscrit copié sur un exemplaire très ancien, le *codex Julianus*, mais sans beaucoup de soin et par un scribe assez barbare. Le véritable texte de la recension π, partout où il y a désaccord entre *P* et les autres manuscrits, sera donné par l'accord de δ et de Θ, voire

même par l'accord de δ ou Θ avec le texte de la recension ω. Il serait, en effet, très naturel que, partout où le texte de la recension ω s'accorde avec l'un des manuscrits de la recension π, on ait chance de se trouver en présence de la leçon primitive commune à π et à ω, et pour que la leçon particulière à la classe π, ou plus exactement à un ou plusieurs des manuscrits qui la représentent, provienne des transformations regrettables et fatales que subit toujours un texte lorsqu'il est copié.

Il en résulte que, comme δ est beaucoup plus souvent d'accord avec ω que *P*, ce manuscrit du XIII^e^ siècle, de présentation d'ailleurs très soignée, donne certainement un texte meilleur que celui de *P*, manuscrit beaucoup plus ancien. On se trouve donc très probablement en présence d'un cas où un manuscrit récent est beaucoup plus précieux qu'un manuscrit plus ancien.

Pour la branche ω, le classement est un peu plus ardu, à cause du grand nombre des manuscrits qui la représentent. Nous pouvons cependant, ainsi que nous l'avons déjà démontré, la diviser sommairement en trois grands groupes : φ, ψ et χ.

Il s'agit maintenant de déterminer la valeur respective de ces groupes, et d'essayer de fixer approximativement leur antériorité réciproque.

Le groupe χ est représenté par un grand nombre de manuscrits et par des traces d'influence dans le groupe σ. Or, aucun manuscrit du groupe σ n'est antérieur au XI^e^ siècle : les manuscrits *e* et *t* semblent les plus anciens, et la plupart sont du XIII^e^ siècle.

Le groupe χ semble donc s'être formé à une date relativement récente, et sans doute à la fin de la période carolingienne, lorsque la renaissance classique dont Charlemagne fut le promoteur s'éteignait dans les troubles du X^e^ siècle ; des scribes ignorants pouvaient alors recopier un vers refait et placé en glose interlinéaire.

Quant aux deux autres groupes, φ et ψ, il est presque impossible de déterminer avec quelque apparence de rigueur lequel est le plus ancien. Ce problème, en effet, ne pourrait se résoudre que par une étude approfondie du texte de ω, tout au moins du texte que donnent les manuscrits à la fois les plus anciens et les plus soignés de cette classe. D'ailleurs, puisqu'il s'agit d'établir en quoi divergent les familles φ et ψ, il est légitime de s'en tenir à l'examen des variantes prises dans un groupe de manuscrits représentatifs de chaque famille. Nous écarterons donc systématiquement ceux

des manuscrits qui sont visiblement copiés sans beaucoup de soin, comme le sont la plupart des manuscrits du XIII^e^ siècle établis hâtivement dans un but commercial ou scolaire.

Nous retiendrons pour le groupe ψ les manuscrits *S*, écrit à Corbie, et *T*, qui appartint à Saint-Martin de Tours, mais fut sans doute écrit en Italie[1], tous deux du XI^e^ siècle et certainement copiés dans des monastères, et le manuscrit Ξ, du XIII^e^ siècle, copié avec beaucoup de soin et sur un original très ancien, sans doute carolingien, dont il reproduit la miniature initiale et les particularités externes (vie de Stace et arguments liminaires par livres), et nous abandonnerons la foule des manuscrits du XIII^e^ siècle, pour lesquels la transmission du texte a infiniment de chances d'être moins directe. Il serait particulièrement intéressant de se servir de la collation du manuscrit *N* (Cheltoniensis) et du manuscrit *K* (Gudianus), dont tous les auteurs vantent la correction et la perfection matérielle.

Dans le groupe φ, nous retiendrons le manuscrit *Q*, sans doute écrit au monastère d'Echternach, et, autant qu'il nous sera possible d'après les notes de M. Klotz, le manuscrit *C*, écrit au XII^e^ siècle, et le manuscrit *N*.

En prenant les variantes où *S*, *T* et Ξ s'accordent contre les leçons communes de *Q* et *C*, nous avons des chances d'obtenir le texte de ψ opposé au texte de φ et, si l'une de ces recensions s'accorde plus fréquemment que l'autre avec la recension π, nous en conclurons qu'elle représente le texte d'un manuscrit copié sur un exemplaire plus proche de ω. Nous avons déjà signalé qu'au v. 218 du livre X la variante *solus* caractéristique de ψ par opposition à *atque adeo*, commun à π et φ, semble indiquer que φ donne un texte plus proche de π. Or, cette impression se confirme par l'examen d'autres variantes.

Au v. 157, *N*, *Q*, ainsi que ε donnent : *a iunctis*, comme π, alors que *S T* Ξ s'accordent pour *a cunctis*.

V. 87 *et S T* Ξ ε — *fit Q N P* δ ; v. 502 *auerso Q* π ε — *aduerso S T* Ξ *N* ; v. 507 *genitrix Q* δ ε Ξ — *genetrix S T*.

Trois fois, on trouve l'accord de ψ et π contre φ : v. 47 *adfrangunt S T* Ξ π — *affringunt Q* ; v. 224 *ignauaque S T* Ξ π ε — *ignareque Q* ; v. 293 *optet S T* Ξ π — *optat Q* ε.

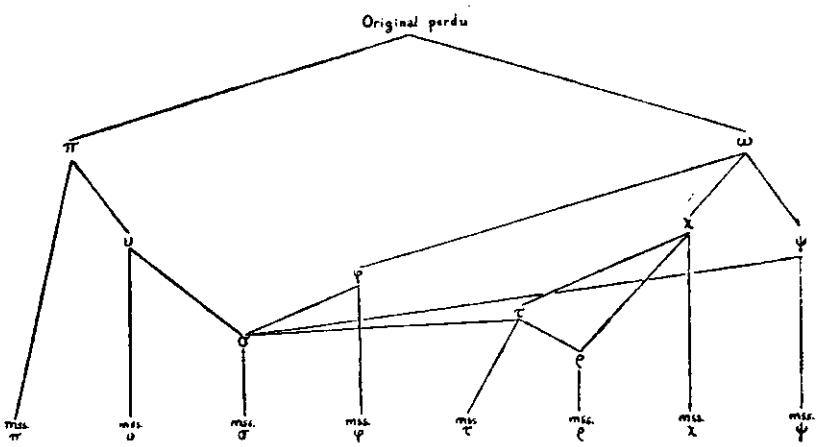
1. *T* est d'ailleurs probablement l'ancêtre de *W* et de *r* (R. D. Williams, *The Worcester fragments...* et *The manuscripts of Statius'* Thebaid).

Encore faut-il remarquer que cet accord est réalisé sur des leçons où la faute était extrêmement facile à faire. L'étude de ces leçons semble démontrer que :

1° φ et χ sont plus proches de π que ψ ;

2° φ est plus proche de π que χ.

Nous pouvons donc établir légitimement un schéma de la forme suivante :



Il resterait maintenant à examiner si, dans chacun des groupes φ et ψ, il ne serait pas possible d'établir une généalogie de manuscrits copiés les uns sur les autres, et de réduire de cette façon le nombre de ceux dont les variantes auront une importance. Le classement ne pourrait s'opérer d'une façon complète que si nous avions pu collationner tous les manuscrits de ces deux familles. Tenter une généalogie de tous les manuscrits, même de ceux qui sont copiés sans soin, remaniés et corrigés, souvent sans qu'on puisse savoir si la correction est de la main du scribe ou d'une main postérieure, serait une œuvre presque impossible et absolument stérile.

Restent donc, dans le groupe ψ, les manuscrits *S*, *T* et Ξ. Or, ceux-ci ne sont manifestement pas copiés l'un sur l'autre. D'autre part, il n'y a pas à tenir compte de *W* et de *r*, sans doute dérivés de *T*. Dans le groupe φ demeurent *Q*, *N*, *C*, et les autres manuscrits étrangers qui en font partie.

Mais nous pouvons cependant sans peine établir à l'intérieur des familles ψ et φ des sous-groupes, et, en même temps, vérifier la légi-

timité de notre classement, par l'examen d'une particularité des manuscrits qui est l'existence en tête de chaque livre de la *Thébaïde* d'un argument analytique en vers, et la présence, au début de l'ouvrage, d'une vie de Stace en quelques lignes. C'est là un moyen de recoupement qui n'offre pas par lui-même de garanties de premier ordre, car souvent le copiste — et nous en pourrions citer maint exemple — a omis de transcrire les arguments, et souvent aussi, quoique ayant pris le parti de les omettre, s'est laissé aller à en transcrire quelques-uns. Cependant, l'examen de ces prologues peut nous aider à contrôler le classement obtenu d'après les particularités internes. C'est ainsi que la vie de Stace n'existe que dans des manuscrits de la famille ψ, remontant incontestablement à un original carolingien. Les copistes du XIII^e^ siècle négligèrent-ils de reproduire dans d'autres manuscrits du groupe ψ cette vie qui aurait figuré sur l'archétype de cette famille tout entière? Ou bien cette vie de Stace fut-elle seulement l'œuvre du copiste carolingien à qui est dû l'ancêtre de *S*, *T* et Ξ? C'est ce qu'il est impossible de dire.

Il n'en est pas de même pour les arguments analytiques qui existent à la fois dans des manuscrits ω et dans le manuscrit δ, de la classe π. Grâce à eux, nous pouvons diviser le groupe ψ en trois sous-groupes :

1° La famille *S T* Ξ.

2° La famille $\eta\zeta$. Le copiste de η a transcrit les prologues de chaque livre. Celui de ζ n'a transcrit que celui du livre V, sans doute par inadvertance après avoir pris la décision de n'en transcrire aucun. Sa faute nous prouve cependant que l'exemplaire qu'il a copié contenait les prologues, et c'est pourquoi nous pouvons le ranger dans la même catégorie que η.

3° La famille $\gamma\theta$, qui ne contient aucun des prologues, ce qui ne veut pas dire que son ancêtre en fût dépourvu. On a là une base de classement assez artificielle et assez lâche, du moins pour les cas négatifs où nous avons affaire à des manuscrits sans prologues. On peut cependant, à titre d'hypothèse, tenter un classement sur cette base.

De même pour le groupe φ :

Q contient tous les prologues.

ι les contient à partir du livre IX.

λ donne ceux des livres II, III et VIII, ce qui prouve que le copiste de ce manuscrit fut bien négligent et ne sut pas se tenir à une règle fixe.

a n'en possède aucun.

On peut donc encore émettre l'hypothèse de deux sous-groupes comprenant :

1° *Q*, ι, λ.

2° *a*.

Autres exemples : dans le groupe χ, ε ne contient pas les prologues.

Le groupe υ est représenté par Θ, qui les possède.

Dans le groupe σ, ο n'en a aucun, κ les a tous, sauf celui du livre VI ; quant à *o* et ξ, dont l'examen nous a déjà prouvé la parenté très proche, ils possèdent tous les deux le seul prologue du livre IV.

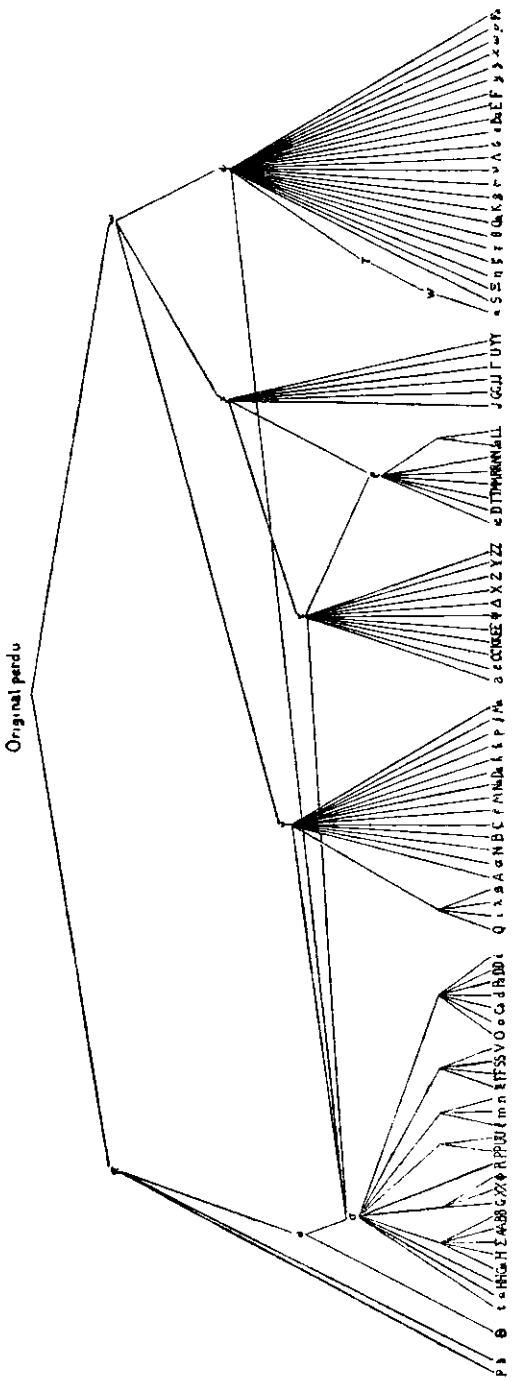
En réunissant toutes les données que nous venons d'exposer, on peut donc établir un schéma général hypothétique et susceptible d'être remanié au cas improbable où l'un des manuscrits que nous n'avons pu étudier apporterait une base nouvelle pour le classement. La forme en serait celle du schéma ci-contre.

Une fois terminé le classement des manuscrits, il reste à examiner quelle méthode on emploiera pour l'établissement du texte, et il faut déterminer les règles auxquelles on se conformera pour savoir de quels manuscrits se servir, et desquels préférer les leçons.

Des deux recensions en présence, il n'est pas douteux que la recension π est celle qui nous est parvenue le plus directement, et dont la tradition comporte le moins de remaniements. Outre le manuscrit *P*, qui dérive d'un manuscrit du v^e^ siècle, nous possédons le manuscrit δ, dont nous avons vu qu'il mérite une confiance au moins égale, et qu'il y a tout lieu de croire copié directement sur un archétype très ancien. Enfin, le manuscrit Θ est, lui aussi, écrit avec beaucoup de soin, et ses leçons π peuvent être considérées comme un véritable manuscrit de la souche π.

Nous avons donc sûrement là une classe de manuscrits dont l'accord donnera des leçons qui devront en général être préférées à celles de ω quand elles s'y opposeront.

Ce n'est pas à dire que les leçons des manuscrits ω soient par principe absolument méprisables, et qu'il faille n'en tenir aucun compte. En théorie, ce raisonnement serait faux ; puisque les ma-


Original perdu

nuscrits se divisent d'eux-mêmes en deux classes nettement tranchées, les leçons ω et les leçons π devraient être équivalentes, et l'accord des manuscrits ω devrait avoir, aux yeux de l'éditeur, la même valeur que l'accord des manuscrits π (ceci dit sans tenir compte de l'accord des manuscrits σ dont nous reparlerons plus loin).

La préférence que nous accordons à π vient seulement de ce que les manuscrits de cette classe se sont directement transmis depuis le v^e^ siècle, alors que les manuscrits ω ont certainement subi pendant la période carolingienne des remaniements nombreux et ne nous sont parvenus qu'à travers des archétypes carolingiens dont l'influence se manifeste par la division de la classe ω en trois branches, φ, ψ et χ. Quant au groupe des manuscrits σ, une mesure de sécurité s'impose immédiatement à leur égard : les écarter définitivement et n'en tenir aucun compte pour l'établissement du texte. Ces manuscrits, en effet, par le fait qu'ils sont issus d'une contamination et que leurs copistes n'ont point éprouvé les scrupules du scribe à qui est dû le manuscrit Θ, mais ont, au contraire, pris au hasard tantôt les leçons π, tantôt les leçons ω, ne peuvent que brouiller toutes les données fournies par les versions pures de chacune de ces deux classes et doivent être mis à l'écart. Ils sont et restent le produit d'éditeurs négligents, à préoccupations commerciales ou scolaires, et le nombre considérable de variantes à témoin unique qu'ils contiennent est garant de leur médiocrité. Il en est de même des manuscrits ρ.

Quant aux manuscrits τ, ils sont en général si corrompus et présentent, eux aussi, un texte si peu soigné, qu'on doit également les écarter.

Le texte de base sera donc fourni par la classe π et complété par les familles φ, χ et ψ, c'est-à-dire par les meilleurs représentants de chacune d'elles.

Mais dans quel cas devra-t-on avoir recours à ce texte ω?

Et tout d'abord, lorsque les manuscrits de la classe π ne s'accordent pas entre eux, auquel faut-il donner la préférence?

Sans aucun doute à celui ou ceux dont les leçons s'accordent avec ω, à condition qu'il s'agisse de *P* ou de δ, manuscrits absolument indépendants de ω, le manuscrit Θ devant être considéré comme influencé par ω, car le scribe a pu omettre çà et là d'ajouter les leçons π. Cette préférence doit exister quand bien même les deux

autres manuscrits π seraient d'accord contre celui qui s'accorde avec ω, pour la raison exprimée plus haut, qu'en bonne logique l'accord de tous les manuscrits π n'a pas plus de poids que l'accord de tous les manuscrits ω et que la légère préférence qu'il y a lieu d'accorder à π est basée sur des raisons en somme secondaires.

La conséquence normale de cette équivalence absolue est qu'un accord entre les deux branches a de grandes chances de représenter le texte original de la *Thébaïde*, antérieur à la division en deux recensions. Par conséquent, puisqu'il est démontré que *P* et δ sont totalement indépendants de ω et donnent le texte pur de la recension π, chaque fois que l'un d'entre eux s'accorde avec ω, c'est sa leçon qu'il faut suivre, l'autre fût-il d'accord contre lui avec les leçons π de Θ.

Dans ce cas, il ne faut même pas se demander si la majorité des familles de la classe ω refusent de s'accorder avec le manuscrit π. Le fait qu'une seule famille ω s'accorde avec un seul manuscrit de la classe π doit emporter l'adhésion. Puisque chaque famille, en effet, ne représente qu'une vue du manuscrit primitif ω, le fait qu'une leçon existe à la fois dans une famille ω et dans un manuscrit π suffit à prouver que cette leçon faisait partie du texte primitif. Cependant, il faut encore agir avec prudence et appliquer cette règle seulement à des cas où les leçons divergentes sont nettement caractéristiques et où plusieurs copistes ne puissent avec vraisemblance avoir simultanément forgé la même leçon. Il est certain que, si les leçons différentes sont des mots extrêmement voisins et faciles à confondre, l'accord d'un manuscrit π avec une famille ω n'est pas une raison suffisante pour conclure que la leçon donnée par cet accord existait sûrement dans l'original. Dans ce cas, c'est à l'éditeur de textes de juger quelle leçon est la meilleure, et il se déterminera suivant d'autres critères. Mais ce cas désespéré est heureusement fort rare, et on n'a le droit d'user de sa liberté que lorsqu'on se trouve vraiment en présence d'un cas insoluble, et qu'on a tenté consciencieusement et vainement les efforts nécessaires pour le résoudre objectivement.

Reste le cas où les manuscrits π sont en désaccord entre eux, mais où chacun d'eux s'accorde avec une ou deux familles ω. Dans ce cas particulièrement délicat, nulle règle ne peut jouer avec rigueur. Sans doute convient-il, si deux manuscrits π sont d'accord contre le troisième, d'adopter leurs leçons. Si les trois manuscrits sont

absolument divergents, il vaut probablement mieux suivre la leçon de δ, manuscrit souvent plus proche de ω que *P*, partant plus proche du texte original. Le manuscrit *P*, en effet, contient un grand nombre de variantes à témoin unique, et même de leçons absurdes. Tout porte à croire que δ est le meilleur manuscrit de la recension π et la copie de la *Thébaïde* la plus exacte et la plus proche de l'original. Un point reste cependant à préciser à propos des accords de familles dans la classe ω. Comme pour l'accord entre les classes π et ω, et à condition de prendre les mêmes précautions contre les confusions faciles, on doit considérer l'accord entre deux manuscrits appartenant chacun à une famille différente comme la preuve que la leçon donnée par eux est celle de l'archétype ω. Pour le cas où deux familles seraient d'accord contre la troisième, il faut tenir compte non seulement du nombre, mais aussi de la valeur de chaque famille, étant donné que φ, puis χ, sont probablement plus proches que ψ de l'archétype ω. Le facteur nombre et le facteur qualité doivent donc jouer tous deux, et c'est encore un cas où l'éditeur doit faire une part au libre choix.

D'ailleurs, ces *loci desperati* sont assez peu fréquents. Il est très rare que les deux classes, ou, à plus forte raison, deux groupes d'une même classe présentent des divergences assez malignes pour qu'on ne puisse les résoudre méthodiquement.

Dans tous les cas, la présente méthode n'offre aucunement le danger de tromper un lecteur sans défense en lui représentant comme certain ce qui n'est qu'hypothétique ou conjectural, à condition que l'éditeur prenne la précaution indispensable d'indiquer consciencieusement les variantes.

Il faut d'ailleurs remarquer qu'une édition conçue sur ces bases ne différerait pas sensiblement de celle qu'a donnée M. Klotz. Quoique celle-ci laisse beaucoup à désirer du point de vue de la critique des textes, une édition faite en tenant compte du classement de tous les manuscrits ne s'éloignera pas sensiblement de celle de M. Klotz et permettra seulement de l'améliorer sur des points de détail. Sans avoir de règle fixe, mais averti par son sens d'excellent latiniste, M. Klotz a choisi les leçons les meilleures du point de vue de la langue, qui se trouvaient en même temps les plus proches du texte original. Son édition restera l'honneur, sinon de sa méthode critique, du moins de sa science de philologue.

Il est d'ailleurs réconfortant, à la fin d'un travail dans lequel

l'hypothèse et la conjecture ont joué un grand rôle, de constater que les données grammaticales ou littéraires s'accordent avec les données critiques, et que les manuscrits nous assurent, en somme, un texte extrêmement correct dans l'ensemble, à condition de soumettre à un examen rigoureux les leçons divergentes éparses dans tant de groupes.

J. BOUSSARD.

VIII

DATE ET DESTINATAIRE DE L'*HISTOIRE AUGUSTE*

PAR H. STERN

Chargé de recherches au Centre national de la Recherche scientifique[1]

SOMMAIRE. — *La thèse du faux de l'*Histoire Auguste *est admise, mais, le* terminus a quo *généralement accepté, les années 360/61, date de rédaction des* Caesares *d'Aurelius Victor, est rejeté. Les adresses aux empereurs Dioclétien et Constantin et les allusions aux princes supposés contemporains de la première tétrarchie, cadre fixe de l'ouvrage, forment une sorte de panégyrique combiné de la famille constantinienne et des tétrarques. On ne retrouve un panégyrique semblable que dans le premier discours de Julien adressé à Constance II. Il est donc fort probable que l'*Histoire Auguste *ait été adressée à ce dernier. La suite de l'étude devra montrer que les autres tendances de cet ouvrage cadrent avec cette attribution.*

I. — LES RAPPORTS ENTRE AURELIUS VICTOR, « DE CAESARIBUS », XX, 1-31 ET « SCRIPTORES HISTORIAE AUGUSTAE », « VITA SEPTIMII SEVERI », 17, 5-19, 4

Pour tous ceux qui ont accepté la thèse du faux de l'*Histoire Auguste*, celle-ci est postérieure à l'année 360, parce que pour eux un passage, *Vit. Sept. Sev.* 17, 5-19, 4, dépend étroitement des *Caesares* XX, 1-31, d'Aurelius Victor[2]. Ce dernier ayant écrit son

1. Le présent travail fait partie d'une étude d'ensemble, présentée comme thèse complémentaire à la Sorbonne en février 1951, et qui paraîtra dans la *Collection d'études latines*.

2. E. Hohl, *Das Problem des Historia Augustaforschung, Neue Jahrbücher für das klas-*